



Universidad
Zaragoza

Trabajo Fin de Grado

2084 : la fin du monde de Boualem Sansal : les assises
thématiques d'un roman dystopique

2084 : the end of the world : thematic bases of a dystopic
novel

Autora

Carla Pérez Pinilla

Directora

Ana Soler Pérez

Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Zaragoza
Grado de Lenguas Modernas
2019

« On n'habite pas un pays, on habite une langue.
Une patrie, c'est cela et rien d'autre. » Émile Cioran.

Table des matières

1. INTRODUCTION.....	4
2. UN UNIVERS DYSTOPIQUE	5
3. LE SYSTÈME POLITIQUE ET SOCIAL EN ABISTAN	8
4. LA PORTÉE DE LA RELIGION	11
4.1 ALLAH, YÖLAH ET LEURS PROPHÈTES	11
4.2 LE CORAN ET LE GKABUL	12
4.3 LA PERCEPTION DE L'ICONOGRAPHIE	13
4.4 LA PRIÈRE ET L'ABSTINENCE.....	14
4.5 LA CONSIDÉRATION DES FEMMES EN ABISTAN	15
4.6 L'EXERCICE DE LA VIOLENCE	17
5. CONCLUSION	20
6. BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE	22

1. INTRODUCTION

Durant notre séjour Erasmus en Autriche nous avons eu l'occasion de suivre un cours sur certains auteurs maghrébins de la Francophonie. Ainsi, un des romanciers abordés lors de ces séances a été Boualem Sansal. Il s'agit d'un écrivain d'origine algérienne qui a dédié sa carrière à la littérature francophone. On dit de lui qu'il est « [...] sans doute l'un des plus grands écrivains sinon le plus grand écrivain francophone apparu sur la scène littéraire maghrébine » (Toumi 2009, 251). Cet auteur a retenu notre attention, grâce à son caractère critique et revendicatif, montré non seulement dans ses œuvres mais aussi dans ses interventions médiatiques.

Même si ses premiers pas professionnels n'ont rien à voir avec les lettres, dès sa jeunesse, Boualem Sansal a lu les plus grands auteurs français, grâce à la persévérance de son grand-père qui « forçait Sansal et ses cousins à lire des ouvrages aussi bien de géographie que de Jules Verne et qui lui faisait réciter par cœur les *Fables* de La Fontaine » (Toumi 2009, 252). Avant de faire partie du monde littéraire, il avait pris un chemin complètement différent, car il possède un diplôme en Ingénierie et en Économie. Aussi, au début de sa carrière, il a travaillé au Ministère algérien de l'Industrie, d'où il a été expulsé à cause de ses textes critiques envers la situation politique du pays. Il a été témoin, comme le reste de la population, des atrocités commises par le radicalisme islamiste et de la manipulation constante du pouvoir.

Depuis son premier roman *Le Serment des Barbares*, publié en 1999, qui « dénonce corruption, mensonge, dictature et emprise religieuse. » (Rey 2013, 385), il est le point de mire du gouvernement et des islamistes :

Dans chacun des six romans parus à ce jour, Sansal mêle à la truculence du verbe et au pittoresque des personnages une vision de l'histoire algérienne, de ses contradictions, de ses erreurs et de ses richesses, pour tenter d'éclairer l'obscurité et de dénouer les fils embrouillés des violences. Le point central demeure celui de l'islam dans ses manifestations fanatiques et les exactions qu'elles entraînent auxquelles se mêlent les négations, les interprétations fallacieuses et les divagations de l'Histoire. (Rey 2013, 385-386)

La publication de *Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes*, où il a voulu démentir les paroles des hommes d'état, lui vaudra d'être définitivement censuré.

Toujours polémique, il écrit *2084 : la fin du monde*, dans un climat tendu à cause de la montée au pouvoir de l'islamisme qui ne cesse pas de semer le chaos et la terreur. C'est une de ses œuvres les plus reconnues, primée en 2015 par le Prix Goncourt et par le Grand Prix de l'Académie Française. C'est sur ce roman que va se centrer notre travail. Sa trame romanesque retrace la vie des habitants de l'Abistan, un pays imaginaire, soumis au contrôle d'un gouvernement autoritaire et totalitaire. Cette œuvre dystopique s'inspire de l'histoire de George Orwell, contée dans son roman *1984*. Le

protagoniste, Ati, un jeune homme d'environ une trentaine d'années, souffre un changement radical après son séjour dans un sanatorium. Là, il se pose des questions sur la réalité de son existence et sur son passé et décide de lutter contre tout ce qui lui a été imposé. Dans sa croisade, il sera accompagné de Nas et Koa, ainsi que de Toz, gardien des objets du passé.

Dans le premier chapitre de notre TFG, nous étudierons l'univers dystopique qui imprègne le roman en considérant, pour cela les concepts d'utopie et de dystopie. Le chapitre suivant abordera le système politique et social établi au sein de l'Abistan, basé sur un pouvoir absolutiste qui réduit ses citoyens au rang de robots. La manipulation de l'autorité sur ses sujets s'effectue à travers différents instruments dont la langue, l'absence de repères temporels et un organigramme de gouvernement très hiérarchisé et construit sur la surveillance et la punition. Finalement, nous aborderons la thématique centrale du livre : la religion. Dans cette partie, en nous appuyant sur divers facteurs, nous soulignerons, entre autres choses, les similitudes entre celle-ci et l'islam. Les composantes de la religion abistanaise y seront déployées : l'existence d'un dieu, Yölah, et de son délégué, Abi, ainsi que celle d'un livre sacré, le Gkabal. De plus, il sera question de l'emploi de l'iconographie, de la prière et de l'abstinence, de la considération des femmes et, finalement, de la violence comme outil de répression contre les hérétiques : les Regs.

2. UN UNIVERS DYSTOPIQUE

Pour pouvoir parler du genre dystopique auquel appartient le roman, il faut tout d'abord parler du concept d'utopie.

Le terme d'utopie provient du grec et veut dire littéralement *οὐ* 'non' et *τόπος* 'lieu', c'est-à-dire 'non lieu', mais à la fois il a un autre sens : *οὐ* serait aussi 'bon' et dans ce cas, il équivaldrait à la notion de 'bon lieu' (Bourdon 2009, 42-43). La première fois qu'on a entendu parler de ce concept c'était en 1516 dans le roman *Libellus vere aureus, nec minus salutaris quam festivus, de optimo reipublicae statu, deque nova insula Vtopiae* de Thomas More. Cet auteur était un humaniste, religieux, homme politique et écrivain qui inventa ce mot pour parler d'une histoire qui se développait dans une île, l'île d'Utopie, où il y avait un gouvernement qui fonctionnait de manière parfaite et idyllique. Ce livre est à la fois une critique au système politique du XV^{ème} et du XVI^{ème} siècle.

Ce concept littéraire est à mettre en rapport avec celui du socialisme utopique, créé en 1839 dans l'*Histoire de l'économie politique depuis les anciens jusqu'à nos jours* de Jérôme Blâncqui, plus utilisé après la sortie en 1848 du *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx et Friedrich Engels. Ces deux politiques ont employé l'adjectif utopique pour intituler un des chapitres de ce manifeste où ils expliquent que le type de socialisme qu'ils défendent est le scientifique

contrairement à celui utopique, comme par exemple le système de Saint Simon ou d'Owel, auxquels ils reprochent ceci : « S'agissant du prolétariat, ils n'aperçoivent dans l'histoire aucune activité autonome, aucun mouvement politique qui lui appartienne en propre. » (Engels et Marx 1895, 32). Ils ajoutent à ce propos : « Ils désirent améliorer la situation de tous les membres de la société, même des plus privilégiés. Par conséquent, ils ne cessent de faire appel à la société tout entière, sans distinction, et même de préférence à la classe régnante. » (Engels et Marx 1895, 32). C'est-à-dire, ils se montrent très critiques contre ces systèmes utopiques, où le bas peuple ne reçoit ni la reconnaissance de ses mérites et victoires, ni l'attention ni la protection nécessaire. Dans ces systèmes, les principes de la nature sont très présents, les gens se relationneraient en harmonie, paix et égalité et tout cela se ferait de manière volontaire et pacifique, sans besoin de révoltes ni de grèves. En plus on trouve un développement des valeurs comme la solidarité, la philanthropie et l'amour fraternel.

Si l'on s'éloigne de la sphère politique, l'utopie se réfère à un genre littéraire de caractère imaginaire qui parle du fonctionnement d'un état idéal, sans ancrage géographique ni temporel précis (cependant l'œuvre est normalement située dans le futur), mais parfaitement lié à un domaine social, économique, politique, scientifique, culturel et même religieux. De plus, il compte avec des citoyens qui acceptent ses normes et lois. Ce sont des lieux alternatifs au monde actuel. Généralement le protagoniste est un voyageur qui arrive normalement, à cause d'un naufrage, dans un lieu paradisiaque. Ces utopies ont un rapport avec le monde d'aujourd'hui où les auteurs cherchent à projeter leur imaginaire, en créant une société parfaite. Grâce à la comparaison entre le monde réel et imaginaire, ils critiquent le monde actuel dans ses aspects fondamentaux et exercent une forte critique envers les gouvernements qui contrôlent les états.

Comme conséquence de l'invention de ce genre littéraire, est née une sous-catégorie connue comme dystopie qui pourrait être définie ainsi, selon Williams (1984, 51-52) :

- a) L'enfer où un mode de vie encore plus exécrationnel est dépeint comme existant quelque part ailleurs.
- b) Un monde extérieur différent caractérisé par une nouvelle forme de vie moins heureuse provoquée par un événement naturel échappant à notre contrôle.
- c) La transformation voulue du monde où un nouveau mode de vie, moins heureux, est intervenu à la suite d'une dégénérescence sociale, due à l'échec d'un effort d'amélioration.
- d) La transformation technologique où les conditions de vie sont détériorées par les effets du développement technologique.

En choisissant un de ces types de dystopie, les écrivains créent un univers où ils montrent un monde avec un système politique et social qui cache un régime totalitaire et agressif, plein de violence, où la population souffre des tortures, des guerres et des meurtres. La dystopie se situe

presque toujours dans le futur où, après un phénomène de déshumanisation, des gouvernements totalitaires avec un contrôle abusif de la population créent un monde qui représente un cauchemar. En effet, la personne qui ne respecte pas les normes imposées peut y être assassinée, arbitrairement y sans aucun procès.

Les dystopies seraient une critique contre certains systèmes de gouvernement mais surtout contre des idéaux sociaux extrémistes qui pourraient être dangereux, comme le fascisme, le capitalisme (contemplé comme un système négatif dans la mesure où il amène la misère aux citoyens), le communisme ou les religions. La peur, le manque de liberté, la douleur, la pression psychologique et la contrainte guideraient alors la citoyenneté.

Bien sûr, l'œuvre la plus connue du genre dystopique est *1984* de George Orwell, roman qui va servir d'inspiration à l'auteur. Écrit en 1948, *1984* est un des romans les plus lus, grâce à son originalité et à la manière de l'écrivain d'interpréter le monde, à travers ses pensées socialistes. L'univers qui y est décrit pourrait être une métaphore du nôtre mais à grande échelle. La population ici est victime d'un système totalitaire, dirigé par Big Brother qui s'appuie sur différentes normes pour s'assurer le contrôle sur ses citoyens. La *novlangue* ; langue créée et utilisée dans tout le territoire, est un des outils les plus efficaces pour manipuler les gens.

Les organisations de l'État, à travers une violence cruelle et atroce, se chargent de formater les citoyens selon leurs propres critères et elles n'hésitent pas à éliminer toute personne constituant une menace pour l'équilibre du pays. C'est le cas du protagoniste : Wiston, qui commence à se poser des questions sur la réalité de sa quotidienneté et sur le mode de vie qu'il mène. Il désire penser tout simplement et parvient à constater que les individus se comportent comme des machines qui font ce qu'on leur ordonne. Il finit par être enfermé dans une sorte de prison où on arrive à lui faire croire que 2+2 a toujours comme résultat 5. Le *Parti* (le gouvernement) a toujours raison et personne n'est autorisé à avoir une opinion contraire à ses prémisses : « La guerre c'est la paix. La liberté c'est l'esclavage. L'ignorance c'est la Force. » (Orwell 1948, 12)

Boualem Sansal avoue, lui-même, qu'Orwell a été pour lui une inspiration et que cette histoire est à l'origine de son roman : « Je l'ai relu, passé au crible, je voulais vérifier certaines choses, ce qu'Orwell disait par exemple de la langue et de son rôle dans la domestication des hommes dans l'univers absurde de Big Brother. » (Ono-dit-Biot 2015)

3. LE SYSTÈME POLITIQUE ET SOCIAL EN ABISTAN

La trame romanesque de *2084 : la fin du monde* se situe en Abistan, un vaste territoire, composé par 60 provinces. On retrouve dans ce fait un autre aspect très controversé dans les utopies et dystopies : la construction des frontières. Dans le roman, Ati commence à réfléchir au concept de frontière, à partir de son séjour au sanatorium. En effet, avant, il n'avait jamais entendu ce terme. Or, durant sa convalescence, les gens du coin commencent à parler de certaines caravanes qui auraient franchi la frontière, sans que personne ne parvienne à saisir le sens de ce vocable : « La route interdite! ... la frontière! ... Quelle frontière. Quelle route interdite? Notre monde n'est pas la totalité du monde? Ne sommes-nous pas chez nous partout, par la grâce de Yölah et d'Abi? Qu'a-t-on besoin de bornes? Qui y comprend quelque chose? » (40)¹.

La plupart des gens de l'Abistan n'imaginent pas qu'il existe quelque chose de l'autre côté de la borne. Leurs cerveaux ont été manipulés au point de croire qu'ils sont les seuls habitants de la planète. Ce qui intéresse le gouvernement est d'exercer un féroce contrôle sur toute la population en leur laissant croire ce type de choses.

Cette domination gouvernementale se produit à travers d'autres mesures de pression, comme par exemple, la langue. L'abilang est l'idiome inventé par l'autorité pour que les Abistanais communiquent entre eux. Il s'agit d'une sorte de langage militaire « Conçu pour inculquer la rigidité, la concision, l'obéissance et l'amour de la mort » (244). La loi impose de s'exprimer exclusivement en abilang, langage sacré et enseigné par Yölah, le dieu de la religion de l'Abistan, afin d'unir les croyants dans cette communauté. La langue est donc instrumentalisée et par son biais, le pouvoir contrôle les pensées des gens, leurs mouvements, leurs vies et par conséquence leur liberté. On arrive ainsi à transformer les Abistanais en moutons qui suivent docilement les normes établies. Cet outil de manipulation, formé de mots simples et peu nombreux, fonctionne parfaitement et assure au pouvoir de conserver son autorité. Les habitants de l'Abistan ont donc souffert un processus d'endoctrinement linguistique, qui est connu par le nom d'« abilanguisation » (288)².

Le sujet de la langue est assez complexe mais on pourrait souligner l'idée selon laquelle, si on ne nomme pas une chose, cette chose a tendance à ne pas exister et une des clés du roman ; l'évolution d'Ati, se produit précisément à partir du moment où il pense au mot « liberté ». C'est

¹ À partir de ce moment, les pages entre parenthèses se référeront à celles du roman *2084 : la fin du monde* de Boualem Sansal, objet de cette étude.

² Il est très probable que l'auteur ait voulu faire référence dans le choix de ce terme au concept d'arabisation, qui fait référence au processus mis en place par le gouvernement algérien après l'indépendance du pays en 1962. L'arabisation est « d'une part, l'instauration planifiée et progressive de l'arabe dans l'administration, l'enseignement, les médias ; d'autre part, la transformation de l'environnement urbain par la disparition des enseignes en caractères romains : on vise la communication de masse dans son aspect esthétique et immédiat. » (Gandon 1978, 15).

dès lors que ce vocable traverse son esprit que la liberté commence à avoir une place dans le roman :

La respiration lui manquait, il s'entendait répéter ce mot qui le fascinait, qu'il n'avait jamais utilisé, qu'il ne connaissait pas, il en hoquetait les syllabes : 'Li... ber... té... li... ber... té... li-ber-té... li-ber-té... liberté... liberté...' L'a-t-il un moment hurlé ? Les malades l'ont-ils entendu ? Comment savoir ? C'était un cri intérieur... (65)

Et c'est à ce moment-là que la langue (après un moment de peur et de confusion) devient un outil de révolution, comme Boualem Sansal l'affirme dans un de ses entretiens : « Le mot liberté est en fait un synonyme de combat » (Fruchon-Touissan 2015). L'abilang correspond à la novlangue d'Orwell qui sera pour l'Appareil la langue la plus importante de la planète et qui éclipsera toutes les autres, considérées comme sauvages.

Une autre assise du système politique et social de l'Abistan est constituée par le fait de ne pas permettre aux citoyens de connaître l'espace temporel dans lequel ils vivent. Ils ne peuvent compter les jours qui passent et finissent par avoir la sensation de vivre toujours le même jour, comme une sorte de reproduction du jour de la marmotte. Ils sont même privés de l'information sur leur date de naissance :

Mais à vrai dire il était impossible de trancher, la notion de date, comme celle d'âge, était inaccessible aux Abistanais, pour eux le temps est un, indivisible, immobile et invisible, le début est la fin et la fin est le début et aujourd'hui est toujours aujourd'hui. Une exception pourtant : 2084. Ce nombre était dans toutes les têtes comme une vérité éternelle, donc comme un mystère inviolable, il y aurait donc un 2084 dans l'immobilité immense du temps, tout seul, mais comment situer dans le temps ce qui est éternel ? Ils n'en avaient fichtre pas la moindre idée. (136)

On est toujours en 2084, tout le monde sait que 2084 signale le commencement de tout mais personne ne sait ce qui est arrivé à cette date : est-ce la naissance d'Abi ? ou la date où on a gagné la guerre ? Il est clair que celle-ci conserve un rapport direct avec le titre du livre d'Orwell *1984*. La date « 1984 » est présente dans le livre, elle est écrite sur la porte du sanatorium où Ati passe un long séjour pour se récupérer de sa tuberculose. C'est peut-être la date de l'inauguration de l'établissement.

Le fait d'introduire des frontières dans l'espace et dans le temps peut sembler positif pour protéger les habitants de possibles ennemis. Dans certaines utopies, ces bornes sont nécessaires pour maintenir l'ordre et la paix. Or, ici ces limites sont répressives car les Abistanais ne possèdent aucune orientation. Les jours ne défilent pas et la seule date qu'on connaisse n'a pas de justification. Il est impossible pour les Abistanais de vivre en liberté dans de telles conditions car s'ils endurent des limites spatiales et temporelles ils finissent aussi par subir des limites dans leurs émotions, dans leurs vies ce qui les empêchent, finalement, de jouir d'une pleine conscience de la réalité du monde.

Le système de gouvernement de l'Abistan est assez complexe et se compose d'un organigramme compliqué, si hiérarchisé qu'il est difficile d'arriver à bien le comprendre.

L'Appareil a le pouvoir sur tout au nom de la Juste Fraternité et d'Abi. Cependant on ne connaît pas l'identité de cette faction appelée l'Appareil. À ce sujet, il serait possible de comparer le pays sansalien avec l'Iran, comme l'écrivain algérien a déclaré dans une de ses interviews : « Un peu comme en Iran où on ne voit pratiquement pas l'ayatollah Khamenei, guide suprême de la Révolution. » (Devecchio 2015). La Juste Fraternité, c'est-à-dire, le gouvernement visible de l'Abistan est représenté comme « La congrégation des quarante dignitaires choisis parmi les croyants les plus sûrs et Abi en personne. » (24). Ce sont les *Honorables*, les hommes qui ont le plus de pouvoir dans ce groupe et qui se chargent de diriger ce système dystopique. C'est ce groupe qui a donné à Abi les surnoms de *Délégué*, de l'*Hororable Duc*, du *Grand Commandeur*, qui représente la figure la plus importante d'entre eux. Grâce à leur position privilégiée, ils vivent entourés de luxe, de richesses, contrairement au peuple qui vit dans la misère. Ati est surpris de voir la somptuosité du lieu où ils habitent. La première chose qui frappe son attention est la lumière, car celle-ci est tellement chère que seuls les responsables du gouvernement peuvent en profiter. De plus, il observe avec son innocent regard « Un vaste parc avec des arbres majestueux, des bosquets romantiques, des massifs de fleurs charmants, des tonnelles rêveuses, des pelouses et des étangs à perte de vue. » (239), ce qui n'a rien à voir avec la réalité qu'il a vue et vécue.

Sous la direction de la Juste Fraternité se trouvent les V, qui sont des agents, des surveillants. Le contrôle du pays entier est sous leur responsabilité mais ils ne sont qu'une branche du pouvoir et ils ne font que ce qu'on leur ordonne. Toujours accompagnés de leurs antennes ultrasensibles, ils traversent les cerveaux des Abistanais pour savoir ce qu'ils pensent : « Les mauvaises pensées étaient du nectar pour eux. » (62)

Puis on trouve de petits groupes qui aident la Juste Fraternité à maintenir l'ordre et à assurer le respect des normes, comme le SAMO (le Comité de la Santé Morale) qui doit réaliser une inspection du personnel chaque mois :

Ati n'avait pas fermé l'œil de la nuit, le film de l'Examination tournait en boucle dans sa tête. C'était le film d'un viol consenti qu'il subirait chaque mois de chaque année tout le long de sa vie. Mêmes questions, mêmes réponses, même folie à l'œuvre. Quelle issue ? À part sauter de son toit, tête en avant, il ne voyait pas. (108)

Cette inspection est une partie importante de la vie de tous les croyants et elle débouche sur une note « de morale » des Abistanais qui est reflétée sur un carnet vert, appelé le Livret de la Valeur (ou Liva). Les habitants le portent avec honneur et le montrent partout. Cette évaluation est essentielle dans leur vie quotidienne :

Tant de choses dépendaient d'elle, la rémunération du travailleur en premier (la note pouvait augmenter de moitié ou la diminuer d'autant), l'avancement dans la carrière, l'accès aux prestations sociales, l'attribution d'un toit, d'une bourse d'études pour les enfants, d'une prime de naissance, de bons de ravitaillement, l'inscription sur les listes des pèlerinages, la nomination aux Joré, et toutes sortes de privilèges en rapport avec le statut de la personne. (99)

On compte aussi avec l'aide des Civiques, groupes formés par des citoyens qui surveillent les rues et qui peuvent dénoncer ; une petite police qui peut punir tout ceux qui ont un mauvais comportement. On les distingue par leurs *burnis* jaunes qui permettent aux individus de les voir de loin.

Tous ces différents groupes parfaitement organisés s'aident de certains moyens, comme les médias, pour transmettre au peuple, ce qu'ils veulent lui communiquer. Ainsi, les NoF (les Nouvelles du Front) sont les chroniques du pays, similaires aux gazettes, et les *nadirs* sont des écrans répartis sur tout le territoire.

Ce système politique est directement lié à la religion fictive du roman car on ne peut séparer l'État du credo de l'Abistan. La religion, qui s'appuie sur le gouvernement, constitue la pierre angulaire de 2084 : *la fin du monde*.

4. LA PORTÉE DE LA RELIGION

L'histoire de 2084 se déroule sous le régime d'un état soumis aux diktats d'une religion totalitaire. Même si le nom de celle-ci n'est pas explicitement écrit, on peut deviner grâce aux comparaisons évidentes et aux paroles de l'auteur qu'il s'agit de l'islam³.

Les principaux aspects de la religion dominante dans le roman seront reflétés dans cette phrase « La vraie sainte religion, l'Acceptation, le Gkabul, consiste en ceci et seulement ceci : proclamer qu'il n'y a de dieu que Yölah, et qu'Abi est son Délégué. [...] Yölah est grand et Abi est son Délégué. » (61). Yölah, Abi et le Gkabul sont trois aspects primordiaux dans la culture religieuse présente dans l'œuvre sansalienne.

4.1 ALLAH, YÖLAH ET LEURS PROPHÈTES

On commencera par analyser l'aspect le plus basique d'une religion, le créateur de l'Univers. Dans la religion musulmane Allah est la seule et unique divinité qui réunit tout le pouvoir « Dis : Lui, Dieu, est Un ! Dieu, l'Impénétrable. Il n'engendre pas ; Il n'est pas engendré ; nul n'est égal à Lui. » (Coran, 112/1,2,3,4)⁴. C'est Lui qui peut savoir tout ce qui se passe dans nos cœurs et

³ Religion des musulmans qui transmet le message de Mahomet.

⁴ À partir de cette citation, on se référera aux extraits du Coran avec le système suivant : (Coran, x/y) ; « x » correspond à la sourate où se situe l'extrait et « y » au verset dont on parle.

dans nos têtes, comme Yölah, le Dieu Unique de l'Abistan. Déjà la phonétique des deux noms (Allah et Yölah) nous conduit à établir une relation entre ces créatures, ce qui illustre comment Sansal joue avec les similitudes entre la religion réelle et celle créée pour l'histoire.

« Yölah est juste », « Yölah est grand », « Yölah est patient » (26). Ces prémisses sont prononcées à plusieurs reprises et seraient une imitation des expressions que les musulmans utilisent pour appeler à la prière « *Allahou akbar* ». Elles parlent de la grandeur, de la bonté et de la perfection de leur Dieu, tout comme font les versets du livre sacré de l'islam : « Proclame sa grandeur ! » (Coran, 111/17). C'est à travers ces phrases proclamées dès les premières pages qu'on sera témoin de la comparaison implicite, constante et intelligente faite par Sansal tout au long du roman, entre la religion de la trame romanesque et l'islam, sans nommer explicitement ce dernier.

La personne chargée de transmettre le message de Yölah est Abi, le prophète qui pour l'Islam serait Mahomet. C'est lui que l'on doit écouter et suivre et qui donne un nom aux symboles les plus importants de l'histoire : l'abilang, l'Abistan, etc. En réalité on ne connaît rien sur Abi, le Délégué de Yölah, même si on commente que c'est un homme immortel et humble. Cependant, personne ne l'a vu parce qu'on dit qu'il ne peut être présent devant les autres car il est capable d'aveugler tout ce qu'il regarde. Une chose est claire, il s'agit de la personne la plus importante du pays, au point d'être l'image de l'Abistan : en effet, un portrait d'Abi prône dans tous les coins :

Le portrait géant était placardé sur tous les murs d'un bout à l'autre du pays. Ah, ce portrait, il faut le savoir, il était l'identité du pays. Il se réduisait en fait à un jeu d'ombres, une sorte de visage en négatif avec au centre un œil magique pointu comme un diamant, doté d'une conscience capable de perforer de blindages. (33)

4.2 LE CORAN ET LE GKABUL

Si on pousse plus loin notre analyse de la religion, on constate que, si le Coran est le livre sacré de l'Islam où se trouve la parole d'Allah, dans *2084 : La fin du monde*, le Gkabul est le livre de croyance (plutôt d'endoctrinement) où tout est écrit et expliqué. Il incarne une imitation des livres des principales religions et suit leur structure composée de chapitres, de versets...

La population doit faire ce qui est établi dans ce livre : « La Révélation est une, unique et universelle, elle n'appelle ni ajout ni révision et pas plus la foi, l'amour ou la critique. Seulement l'Acceptation et la Soumission. Yölah est tout puissant, il punit sévèrement l'arrogant. » (56).

Les versets du Gkabul apparaissent constamment tout au long du livre, c'est un des moyens servant à souligner l'importance qu'ils ont dans la vie des citoyens. Le pouvoir de ces lignes écrites est infini et la population de l'Abistan obéit à tout ce qui y est noté sans questionner la vérité ou la fausseté de ces écrits.

Pour rendre plus vraisemblables ces types de versets, avant de citer un des fragments du credo des Abistanais, on peut lire ‘chapitre X, verset X’, tout comme dans la Bible ou le Coran : « Il est écrit dans le Livre d’Abi en son titre premier, chapitre 2, verset 12. » (56).

Jusqu’ici nous a vu les similitudes entre l’islam et la religion sansalienne. Cependant, il y a un élément qui apparaît souvent dans *2084 : la fin du monde* et qui s’éloigne de la réalité du credo musulman : la présence de portraits partout.

4.3 LA PERCEPTION DE L’ICONOGRAPHIE

Le fait de présenter une iconographie d’Abi (son image) pourrait être vu comme une moquerie de Sansal au traitement que l’islam fait des images. Même si le Coran ne parle pas directement des représentations, il est facile de déduire l’invitation aux croyants à les éviter « Ô croyants ! le vin, les jeux de hasard, les statues sont une abomination inventée par Satan ; Abstenez-vous-en et vous serez heureux » (Coran, 5/91). Il est vrai que l’image n’est pas explicitement interdite dans le Coran mais on parle d’elle dans les hadiths⁵ en ces termes : « Ne sais-tu pas que les anges n’entrent pas dans une maison où il y a des représentations figurées, et que l’auteur de la représentation sera châtié le Jour de la résurrection ? » (Al-Bukhârî 2003, 366).

Tout au long de l’histoire de l’Islam, les images ont été une sorte de tabou parce qu’on a cru qu’imiter Dieu était une impureté et que nulle représentation ne pouvait ressembler à Dieu. Une explication plus vaste serait donnée dans un des livres qui analysent la religion et qui parle surtout de la peinture. Ces raisonnements vont de pair avec la non-existence d’images dans l’islam d’aujourd’hui. Cependant, il faut insister sur le fait que « L’islam n’est pas iconoclaste de nature et que la représentation humaine n’a pas toujours subi le refoulement qu’elle connaît aujourd’hui. » (Chebel 2002, 117). Il y avait des illustrations dans le Coran au XI^{ème} siècle et, pendant le XVI^{ème} siècle, l’école indo-persane employa des portraits en miniature qui eurent un énorme succès. Mais, après quelques siècles, l’apparition des hadiths a provoqué la propagation des attaques aux peintres. Tout portrait a commencé à être considéré comme une aberration contre le Créateur et l’iconographie de l’islam, et cette condamnation continue à être en vigueur de nos jours. Chebel (2002, 121-122) affirme à ce sujet, à propos de la relation entre islam et image :

Il ne peut être question de représentation d’êtres vivants dans la mesure où cela contrarie l’œuvre divine, par imitation indirecte, allégorie ou métaphore. La peur d’anthropomorphisme agit ici en filigrane et interdit à tout créateur d’être libre de sa création.

⁵ Les hadiths sont la base de la Sunna et parlent de la manière de se comporter, suivant la parole du Coran. (Laoust 1967, 157-178).

L'iconographie est le seul facteur divergent entre l'islam et la religion du roman car tous les autres éléments ont un rapport entre les deux crédos, le réel et le fictif, comme la prière et l'abstinence.

4.4 LA PRIÈRE ET L'ABSTINENCE

Comme on a dit, il y a d'autres us et coutumes décrits dans les pages du roman qui font référence à l'islam, même de façon détournée. Ainsi, les habitants de l'Abistan doivent réaliser 9 prières par jour et se confesser devants les *mockbis* dans les *mockbas*, les lieux de culte de la population abistanaise où on enseigne la foi. On est obligé de les faire collectivement et il est presque impossible de les ignorer car il y a partout des haut-parleurs installés par le gouvernement qui rappellent aux Abistanais cette pratique, respectée même pendant le temps de travail.

La religion islamique, elle, préconise 5 prières par jour, que tout musulman est obligé de faire pour s'approcher de Dieu. La prière est un des piliers fondamentaux de la religion musulmane et on parle de six types d'oraisons : on a les oraisons quotidiennes, puis la funeste, l'oraison funèbre du disparu, l'oraison *Tawaf* c'est-à-dire : celle de la circumambulation, celles oubliées par les parents et qui doivent être faites par l'enfant le plus âgé et finalement celles réalisées pour faire un vœu (Hussein 1989, 193). Ces oraisons se font en respectant des règles comme les vêtements portés à l'heure de les faire, l'isolement, l'orientation vers la *qibla* (la Mecque) ou le temps d'oraison. Ce rituel est un acte sacré et c'est pour cette raison que les croyants doivent l'accompagner d'une ablution : se nettoyer le visage, la bouche, le nez, et les mains jusqu'au coude, humidifier la tête, les oreilles et finalement se laver les pieds (Alubudi 2004, 204-205).

La prière dépend de la position du soleil et on en distingue cinq types : *Sobh* ou *Fadjr* (qui se produit à l'aube jusqu'au moment où le soleil s'élève), *Dhohr* (à la mi-journée jusqu'à ce que l'ombre d'un homme debout soit aussi longue que sa hauteur), *'Asr* (depuis la fin de l'antérieure jusqu'au crépuscule), *Maghrbr* (après le coucher du soleil jusqu'à ce qu'on ne puisse plus voir le rosé de l'horizon) et *Icha* (de nuit noire jusqu'à minuit) (Alubudi 2004, 205). Dans le roman, c'est la dernière prière qui est importante parce qu'elle représente la fin de la journée et le début de la nuit.

Un des cinq piliers⁶ de l'islam, le Ramadan, est aussi présent dans le roman à travers la semaine sacrée d'abstinence, appelé le *Siam*, qui serait la version à petite échelle de celui-ci : « Ô les croyants ! On vous a prescrit aṣ-Ṣiyām comme on l'a prescrit à ceux d'avant vous, ainsi

⁶ L'islam se caractérise par ses cinq piliers : la profession de la foi, la prière, l'aumône, le Ramadan et le pèlerinage à la Mecque.

atteindrez-vous la piété, pendant un nombre déterminé de jours. Quiconque d'entre vous est malade ou en voyage, devra jeûner un nombre égal d'autres jours. » (Coran, 2/184). Contrairement à la pratique musulmane qui a une durée d'environ un mois, la variante romanesque, elle, ne dure que sept jours.

Le Ramadan est une période de purification spirituelle et physique qui se caractérise principalement par un jeûne, qui finit quand le soleil se couche : « Mangez et buvez jusqu'à ce que le fil blanc de l'aube vous devienne distinct du fil noir de la nuit à l'heure du *Fajdr*. Alors, complétez le jeûne jusqu'à la tombée de la nuit [...] » (Coran, 2/188). Cette étape aide à renforcer les relations entre musulmans qui doivent affronter ensemble un mois d'abstinence non seulement gastronomique, mais aussi mentale (on est encouragé à s'éloigner des pensées négatives) et sexuelle (Tadiq 1999, 19-20). Le Ramadan est obligatoire pour tous les croyants qui sont entrés dans la puberté sauf pour ceux qui ont des problèmes mentaux, pour les enfants, pour les personnes âgées, les femmes enceintes et dans d'autres cas très particuliers (Mohatassime 1982, 722).

Contrairement à cette précision sur les moments du jeûne dans le Ramadan, on observe dans le livre une certaine confusion à propos des heures de commencement et de la fin du *Siam* car « Le Livre d'Abi était lui-même très vague sur le sujet et imposait au demeurant l'observation visuelle de la lune, méthode par nature sujette à erreur, étant en plus dévolue à de vénérables *mockbis* aussi myopes à la lumière du jour que sourds à toute démonstration. » (162). Ce manque d'information est à l'origine des disputes de ces prêtres à l'heure d'établir les horaires du *Siam*.

4.5 LA CONSIDÉRATION DES FEMMES EN ABISTAN

Concernant les femmes en Abistan, leur description ne peut être plus terrible, même si l'ironie employée par l'auteur semble démentir ce fait : « Abrisées derrière leurs voiles épais et leurs burniqabs, comprimées dans leurs périmètres, les femmes ne souffraient pas trop. » (50). Cela nous conduit de nouveau à une comparaison avec l'Islam. Les *burniqabs* seraient les *niqâbs* à la mode sansalienne, le *niqâb* étant un long voile islamique qui cache le visage d'une femme, à l'exception des yeux. Au fait de devoir porter ces vêtements noirs et qui cachent les corps des femmes jusqu'aux pieds, on ajoute l'obligation de porter des bandages de compression pour cacher les parties « protubérantes » et des bandes de diverses couleurs selon leur état civil « Verte pour les femmes mariées, blanche pour les vierges, grise pour les veuves » (197).

Le personnage féminin apparaît à peine dans le livre qui nous occupe ce qui souligne le peu d'importance des femmes en Abistan. Elles sont cachées parce qu'elles constituent une tentation

pour les hommes et toute tentation est bannie par l'État ; pourtant l'État les utilise pour les donner en mariage quand il convient de le faire.

Leur nulle intervention dans le roman s'apprécie à travers certaines phrases qui soulignent qu'elles n'ont pas le pouvoir de vivre comme leurs voisins du sexe opposé. Ainsi, par exemple, quand on parle du pèlerinage des hommes au sanatorium on peut lire : « Jamais les sœurs : la sainteté ne se divise pas et ne change pas de sexe » (25).

On peut observer, en analysant ces faits, une critique à la position que la femme a injustement reçue dans l'Islam :

Telle est l'ambiguïté immense dans laquelle se trouve aujourd'hui la femme musulmane : ni aliénée au sens propre du terme, ni participant à quelque projet politique ou social. Ni esclave, ni acteur. Seulement mise à l'écart, redoutée et méprisée à la fois, dévalorisée et choyée dans un même mouvement. (Chebel 2002, 135)

Ati, grâce à son voyage au quartier des Renégats, arrive à voir qu'il existe une réalité parallèle où la situation des femmes n'a rien à voir avec ce qu'il avait vu jusque-là. Dans la nouvelle ville, il découvre un espace où celles-ci déambulent en toute liberté et jouissent d'un statut similaire à celui des hommes :

La présence des femmes dans les rues, reconnaissables comme femmes humaines et non comme ombres filantes, c'est-à-dire qu'elles ne portaient ni masque ni burniqabs et clairement pas de bandages sous leurs chemises. Mieux, elles étaient libres de leurs mouvements, vquaient à leurs tâches domestiques dans la rue, en tenues débraillées comme si elles étaient dans leurs chambres, faisaient du commerce sur la place publique, participaient à la défense civile, chantaient à l'ouvrage, papotaient à la pause et se doraient au faible soleil du ghetto car en plus elles savaient prendre du temps pour s'adonner à la coquetterie. (131)

Ati montre une certaine curiosité envers ces femmes libres qui lui parlent tranquillement. Il semble contempler des êtres inconnus jusqu'alors en Abistan.

Boualem Sansal a, sans aucun doute, voulu faire une comparaison implicite entre l'existence des femmes qui suivent les préceptes islamiques et celles dont la vie n'est pas réglée par des croyances religieuses. On dirait qu'il a voulu critiquer la posture des hommes qui refusent la mixité des sexes dans les rues et dont les pensées par rapport à la considération de la femme pourraient être résumées ainsi :

1. Leur place est à la maison et non pas à l'extérieur.
2. Leur sortie de la maison doit être justifié.
3. Elle ne quitte pas son domicile avant d'avoir accompli tous ses devoirs envers son mari et ses enfants.
4. Elle doit, si elle est mariée, obtenir l'autorisation du mari.
5. Elle doit éviter de parler en public devant les hommes. Quand les nécessités l'imposent et la mettent en présence des hommes, elle doit parler sans élever le ton.
6. Le travail à accomplir dans le domaine public, doit convertir à sa nature féminine. (Gaïd 2003, 90-91)

L'auteur cherche à faire appel aux femmes musulmanes pour les rassurer et leur confirmer qu'il existe la possibilité de vivre différemment, sans le joug imposé par les hommes sous le couvert des religions.

4.6 L'EXERCICE DE LA VIOLENCE

C'est à travers tous ces éléments que la religion est décrite comme un outil créé dans le seul but de manipuler la population et de la dominer, pour la priver de toute liberté. Elle incarne la fausse culture du pays et a interdit aux habitants de l'Abistan d'accéder à la vraie culture. Il s'agit d'une machine de contrôle absolu sur chaque Abistanais, capable de régir tout aspect d'une société soumise à un crédo unique, fondé sur l'obéissance et le respect aveugles :

Ne cherchez pas à croire, vous risquez de vous égarer dans une autre croyance, interdisez-vous seulement de douter, dites et répétez que ma vérité est unique et juste et ainsi vous l'aurez constamment à l'esprit, et n'oubliez pas que notre vie et vos biens m'appartiennent. (53)

Une des clés pour maintenir l'ordre de l'État va être l'instauration d'un système religieux répressif basé sur la peur et la violence⁷. Dans le livre on apprécie un certain ton ironique⁸ de la part de Sansal pour aborder ce thème : « Parler n'est pas facile pour des gens dont on a coupé la langue ou débranché le lobe cérébral de la parole et du raisonnement. » (190). Sansal cherche à transmettre cette violence en employant un lexique très étendu, lié à la brutalité (mutations, arrestations, disparitions) exercée par le pouvoir dans le pays. Ce dernier n'hésite pas à utiliser la force pour lutter contre toute personne qui manifeste des doutes sur le fonctionnement de l'Abistan. Dans *2084 : la fin du monde*, la dictature religieuse est instaurée de manière agressive et elle réussit à semer la peur entre les citoyens de l'Abistan. Ces derniers suivent tout ce qu'elle leur impose car ils en craignent les conséquences, du fait qu'« elle frappe au hasard » (235) et on ne sait jamais si on pourrait être punis :

Plus loin, dans le titre 42, chapitre 36, verset 351, Yölah se fait précis :
'L'arrogant subira les foudres de mon courroux, il sera énucléé, démembré, brûlé, et ses cendres seront dispersées dans le vent, et les siens, ascendants et rejetons, connaîtront une fin douloureuse, la mort même ne les protégera pas de ma vindicte.' (56)

⁷ L'islam, comme le reste des religions, interdit le meurtre et le suicide et la violence n'est justifiée que pour se défendre d'actes violents : il « [...] légitimise la guerre dans plusieurs cas : - la défense de la communauté - la protection de l'opprimé - la sauvegarde de la foi - protéger sa propre personne - redresser des torts. En tout cas, l'agression et la violence sont interdites. » (Tahaly 2006, 39-45).

⁸ Dès de début, Sansal se sert du sarcasme pour nous introduire dans son histoire « Dormez tranquilles, bonnes gens, tout est parfaitement faux et le reste est sous contrôle. » (11), écrit-il dans son avertissement au lecteur.

Au début du roman, on mentionne une guerre, la *Grande Guerre sainte*, qui s'est produite avant ce qu'Ati raconte et qui a duré plusieurs années. Elle fut longue et terrible, et il est dit que des cadavres inondaient les rues et les cruelles images sont restées dans les têtes des citoyens. La cause de cette guerre n'est pas connue mais on nous parle d'un Ennemi qui serait incarné par tous ceux qui ne suivent pas la religion de Yölah. La Guerre fut dure mais donna lieu à un futur plein d'espoir, selon le gouvernement : « Un autre monde était né, dans une terre purifiée, consacrée à la vérité, sous le regard de Dieu et d'Abi. » (24).

Un autre cas de violence extrême arrive après l'apparition du surnom donné à Abi : *Bigaye*. Ce pseudonyme a réussi à parvenir aux oreilles des citoyens, qui l'emploieront pour parler d'Abi, jusqu'à ce que le gouvernement publie l'interdiction de son usage. Non seulement le régime bannit l'emploi de cette expression mais il retrouve l'auteur de cette blague innocente et l'exécute tout comme le reste de sa famille. Cette brutalité a servi d'exemple pour montrer ce que l'Appareil est capable de faire si quelqu'un a la témérité de se moquer d'une des figures puissantes de l'Abistan. Ce thème nous renvoie de nouveau au roman de George Orwell et à son *Big Brother*, nom donné au gouverneur du livre. Dans *1984* on lit à la première page : « Big Brother is watching you. » (Orwell, 1948, 9). Ce *Big Brother* est une sorte de caméra qui suit les mouvements des citoyens et surveille chacun de leurs pas. De même, *Bigaye*, mot-valise composé de deux vocables anglais : *big* et *eye*, nous amène à imaginer un œil qui voit tout ce qui se passe sur le territoire de l'Abistan. Cette idée de rapport entre *Bigaye* et *Big Brother* se confirme avec cette phrase : « Koa comprend que Bigaye était un mot d'un argot issu de l'*habilé* qui voulait dire quelque chose comme 'grand frère' [...] » (136).

Toutes ces démonstrations de violence extrême révèlent l'endoctrinement de la religion de Yölah, où tous les citoyens ordinaires sont inférieurs, selon les organisations qui contrôlent le fonctionnement de la foi. Il s'agit d'un totalitarisme accepté et justifié à travers la religion : « Pour totalitaire qu'il était [...], le système était parfaitement accepté, parce qu'il était inspiré par Yölah. » (101).

Cependant on insère dans le roman des personnages qui ne suivent pas les préceptes de la religion, il s'agit des hérétiques. Comme dans toutes les religions, il y a des personnes qui pour différentes raisons renient de celles-ci et dans le cas de l'Abistan ces renégats sont les Regs. Entre eux, ils se connaissent comme les *Hors*, qui vient du latin *horus*, qui en français veut dire « cornes ». Ces renégats sont poursuivis par une police créée spécialement pour eux : *l'Antiregs*, chargée de les trouver et de les anéantir.

Dans le roman, ils représentent les personnes qui se souviennent du passé et la plupart habitent dans un quartier ou plutôt un ghetto connu comme *Qodsavad*. Ils ne suivent pas les normes du *Gkabul* et vivent de manière plus libre, utilisant une autre langue. Ils appartiennent à ceux qui

avaient écrit le mot *Bigaye* dans certains endroits du pays. Ce sont des réactionnaires ce qui suppose une menace directe pour la stabilité de l'Appareil, car : « Dans un monde né de la religion, tout messager est un prophète, tout accompagnateur est un apôtre qui revient de loin ; qui s'interroge et discute est un hérétique. » (273). Aussi, pour éviter des désordres au système établi, on tente de les éliminer et on les exécute publiquement. En plus, ils souffrent une violence continue car le ghetto est souvent attaqué par des hélicoptères et des drones envoyés pour détruire presque tout autour d'eux. Et on dit « presque » parce qu'on ne cherche pas à les ruiner tout à fait car ce sont de bons commerçants et clients. Aussi, pour l'État, ils sont indispensables. C'est pourquoi, on préfère les parquer dans une zone concrète : « L'Abistan avait besoin de ses Regs pour vivre comme il avait besoin de les tuer pour exister. » (129). On se sert d'eux pour l'exemple, pour montrer ce qui arrive aux personnes qui ne respectent pas les lois de l'Abistan. Aussi, ces Regs incarnent la représentation fictive des non croyants, au sein de pays dominés par une religion autoritaire et castratrice.

En général, pour l'islam, les hérétiques sont les personnes qui questionnent cette croyance même si elles la suivent néanmoins. Ce questionnement débute déjà au IX^{ème} siècle quand on a commencé à adapter les textes sacrés à la modernité. Mais les musulmans n'utilisent pas seulement le mot « hérétique » pour les désigner, ils se réfèrent aussi à *kâfir* (qui serait l'incroyant), à *mûbdi* (l'innovateur), à *mûlhîd* (l'athée), etc. (Jalid Al-Baghdadî 2011). On pourrait dire de manière assez résumée et simple que pour les musulmans il n'y a pas une vraie distinction entre les athées, les hérétiques ou les sceptiques parce que tous ont un point commun : ce sont des personnes déviantes qui questionnent la religion.

Au début de cette partie, on a dit que la violence est, dans ce roman, un outil pour assurer la stabilité de l'Abistan. Cependant, tout se retourne contre le système car à la fin du livre, plus précisément dans l'épilogue, on nous parle de la *rihad* :

Nous assistons ces derniers temps à un phénomène nouveau qui ne manque pas d'être inquiétant : des personnes venues d'on se sait où se répandent dans le pays pour appeler à plus d'orthodoxie dans la pratique de notre sainte religion. [...] Nos jeunes croyants semblent hélas apprécier ces diatribes qui les appellent à prendre les armes et à tuer les honnêtes gens. C'est avec horreur qu'on a découvert que ces démons portaient sur eux des bombes prêtes à exploser, qu'ils actionnent dès lors qu'ils sont découverts et acculés. (326)

La *rihad* serait la *yihad* d'aujourd'hui. Boualem Sansal se déclare, ici, directement contraire aux terroristes qui, comme les démons du roman, portent des bombes pour s'immoler dans des lieux très fréquentés. Avec l'introduction de ce groupe de fanatiques religieux dans le roman, il engage une critique contre les radicaux. Pas de demi-mesures ni dans ses écrits ni au sein de ses interventions dans les médias français. Aussi, se définit-il sous le terme de « islamistophobe » qui

pour lui veut dire : contre les islamistes (Berkani 2015) et non pas « islamophobe »⁹, comme beaucoup de publications l'ont dépeint.

5. CONCLUSION

Boualem Sansal, influencé par George Orwell, a créé dans *2084 : la fin du monde* un univers dystopique où un gouvernement totalitaire exerce un contrôle absolu sur le peuple. L'abilang, l'idiome imposé par le régime, constitue un outil pour limiter les pensées des citoyens et éviter toutes dissidences. D'autres limitations liées aux bornes géographiques et aux repères temporels des habitants minent leur liberté.

Toute cette manipulation mentale s'appuie sur un système politique complexe, avec une structure très hiérarchisée, où chaque groupe a un rôle répressif axé sur la surveillance, l'information ou l'exécution des dissidents. L'être suprême est Yölah et Abi représente son prophète. Ils contrôlent l'Appareil et la Juste Fraternité, chargés d'assurer la stabilité du pays et le respect des règles écrites sur le Gkabul, le livre sacré de la religion. D'autres personnes, comme les V ou les Civiques contrôlent aussi les mouvements de chaque citoyen.

La similitude entre l'islam et la religion dans *2084 : la fin du monde* s'apprécie dans plusieurs aspects, comme dans la prière et l'abstinence, piliers religieux fondamentaux aussi bien pour les musulmans que pour les Abistanais. Le roman souligne le caractère marginal des femmes, dont la présence se limite à assouvir les désirs de leur mari. Parquées sous leurs *burniqabs*, elles sont décrites comme des êtres insignifiants. Seules, celles qui habitent dans le quartier des Regs ont le droit de libre circulation dans l'espace public. C'est précisément contre ces hérétiques, qui ne suivent pas les règles établies, que le gouvernement démontre une répression et une violence atroce. Car dans ce système autoritaire personne ne peut exprimer son opinion ou vivre à sa façon. Il faut docilement suivre la voie tracée par l'autorité sans émettre d'objection ou poser de question, car cela constitue une menace pour le système.

Le ton ironique de Boualem Sansal parcourt le roman et l'insertion des portraits pendus dans tout le pays en constitue un exemple. Il s'agit d'un grand œil, devenu l'image d'Abi qui recevra le surnom de *Bigaye*, l'œil qui vigile. Ce fait contredit la perception islamique de l'iconographie, qui interdit les représentations car aucune n'est digne d'illustrer son dieu.

⁹ « L'islamophobie n'est pas simplement une transposition du racisme anti-arabe, anti-maghrébin et anti-jeunes de banlieues : elle est aussi une *religiophobie*. Certes, elle peut se combiner avec des formes de xénophobie plus traditionnelles mais elle se déploie de manière autonome, ce qui explique que certains acteurs arabophiles soient aussi des « islamophobes » en puissance. » (Geissier 2003, 11).

La raison pour laquelle Boualem Sansal a choisi d'intégrer la trame de ce roman dans cette croyance pourrait être son désir de dénoncer la situation politique, sociale et religieuse dans certains pays qualifiés comme non démocratiques et de souligner les aberrations auxquelles sont soumis leurs citoyens dès leur naissance. Dans le livre, la religion est un instrument de domination sur les eux, qui séquestre leur liberté et leur intimité.

Sansal s'élève contre la dictature religieuse parce qu'il croit fermement qu'elle peut tout détruire. Pour lui l'islam d'aujourd'hui veut s'imposer à travers la violence. Ce sont les hommes qui utilisent mal la religion, c'est pourquoi il éprouve un manque de confiance en eux à ce sujet. Ces déclarations coïncident avec l'introduction du livre qui énonce : « La religion fait peut-être aimer Dieu mais rien n'est plus fort qu'elle pour faire détester l'homme et haïr l'humanité. » (9). À travers cet avertissement, il dénonce tous ces fanatiques qui essaient d'imposer leur religion, dans un monde où, aujourd'hui, la radicalisation islamiste se propage rapidement. Si toutes les religions encouragent à aimer autrui, les fanatiques, cependant, font d'elles un outil mortel qui de nos jours continue à tuer des innocents. C'est précisément cette idée que reflète l'image de le *rihad*, à la fin du livre.

Sur cette fin violente qui clôt la trame romanesque et qui engendre un certain pessimisme, une journaliste, après la sortie de *2084 : La fin du monde*, a demandé à Boualem Sansal s'il ne faisait pas confiance à l'humanité. La réponse de l'auteur nous semble très illustrative du panorama politique passé et présent :

À l'individu, si, quand il arrive à s'autonomiser, à se libérer des prescriptions générales. Sinon, la capacité des hommes à céder du terrain est incroyable. Ils se laissent mettre la corde au cou à toute vitesse. Voyez ce que les nazis ont fait des Allemands en très peu de temps. L'humanité me désespère : dès que les humains sont plus de trois, ils deviennent des moutons. (Rérolle 2015)

6. BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE

Al-Bukhârî, Abu Abdullah Muhammad ben Ismail. 2003. *Le Sahih d'al-Bukhârî. Les hadith authentiques établis par le grand traditionniste l'Imam Abu Abdullah Muhammad ben Ismail Al - Bukhârî .(m. 256. H).* Volume IV. Beyrouth-Saida : Compagnie fils Charif – An Ansary.

Alubudi, Jasim. 2004. *Introducción al Islam*. Madrid : Visionnet.

Berkani, Mohamed. 2015. « Boualem Sansal: 'Je suis islamistophobe, pas islamophobe' ». Rédaction Afrique France Télévisions. https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/algerie/boualem-sansal-je-suis-islamistophobe-pas-islamophobe_3065347.html. Consultée le 1 avril 2019.

Boudon, Philippe. 2009. Utopie, X-topies et Topiques. Dans : *Villes en parallèle*, no. 42-43, 50-80.

Chebel, Malek. 2002. *Le sujet en islam*. Paris : Éditions du Seuil.

Devecchio, Alexandre. 2015. « Boualem Sansal : Du totalitarisme de Big Brother à l'islamisme radical ». Le Figaro. <http://www.lefigaro.fr/vox/culture/2015/09/04/31006-20150904ARTFIG00401-boualem-sansal-du-totalitarisme-de-big-brother-a-l-islamisme-radical.php>. Consultée le 27 février 2019.

Église protestante française de Beyrouth. 2017. « 'Dieu, Allah et Cyrus le Grand' : la Bible, le Coran et nous... », <<https://epfb.net/dieu-allah-et-cyrus-le-grand-la-bible-le-coran-et-nous/>>. Consultée le 8 mars 2019.

Engels, Friedrich et Marx, Karl. 1895. *Manifeste du Parti Communiste*. Québec : http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/manifeste_communiste/Manifeste_communiste.pdf

Fruchon-Toussaint, Catherine. 2015. « Boualem Sansal : 'Nous, condamnés à vivre des systèmes totalitaires.' ». RFI Afrique. <http://www.rfi.fr/afrique/20151112-boualem-sansal-entretien-nous-condamnes-vivre-systemes-totalitaires-2084>. Consultée le 25 février 2019.

Gaïd, Tahar. 2003. *La femme musulmane dans la société. Volume II. Droit familial et social*. Paris : Iqra.

Gandon, Francis. 1978. Arabisation et symbole collectif en Algérie. Dans : *Communication et langages*, no. 40, 15-27.

Geissier, Vincent. 2003. *La nouvelle Islamophobie*. Paris : La Découverte.

Hussein, Allama. 1989. *Introducción al conocimiento del islam*. Londres : Al Hoda.

Jalid Al-Baghdai, Mawlana Diya Ad-Dîn. 2011. *Creencia e islam*. Istanbul : Hakikat Kitâbevi

Lagrange, Frédéric. 2008. *Islam d'interdits, Islam de jouissance*. Paris : Téraèdre.

Laoust, Henri. 1967. L'hérésiographie musulmane sous les Abbassides. Dans : *Cahiers de civilisation médiévale*, 10^e année, no. 38, 157-178.

Moatassime Ahmed. 1982. Introduction. Islam et développement. Dans : *Tiers-Monde*, tome 23, n°92, 716-735.

Ono-dit-Biot, Christophe. 2015. « La fin du monde selon Sansal ». Le point FR. https://www.lepoint.fr/culture/la-fin-du-monde-selon-sansal-17-11-2015-1982243_3.php. Consultée le 22 février 2019.

Orwell, George. 1949. 1984. Barcelone : Debolsillo.

Rérolle, Raphaëlle. 2015. « Boualem Sansal : 'L'islam s'est mondialisé, il a un coup d'avance' ». Le Monde. https://www.lemonde.fr/livres/article/2015/10/29/boualem-sansal-l-islam-s-est-mondialise-il-a-un-coup-d-avance_4799056_3260.html#x0ex5w5jfvV9flrw.99. Consultée le 14 mars 2019.

Rey, Bernadette. 2013. « Boualem Sansal : les yeux grands ouverts sur l'islam. » Dans : *Les écrivains maghrébins francophones et l'islam. Constance dans la diversité*. Sous la direction de Najib Redouane, 385-405. Paris : L'Harmattan.

Sansal, Boualem. 2015. 2084. *La fin du monde*. Paris : Gallimard.

Tadiq, Ramadan. 1999. Le jeûne du mois de Ramadan. Dans : *Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique*, no. 62, 19-20.

Tahaly, Mohamed. 2006. L'Islam et la violence. Dans : *Études sur la mort*, vol. 130, no. 2, 39-45.

Toumi, Alek. 2009. « Boualem Sansal : lettre interdite. » Dans : *Diversité littéraire en Algérie*. Sous la direction de Najib Redouane, 251-265. Paris : L'Harmattan.

Williams, Raymond. 1984. Utopie et science fiction. Dans : *L'homme et la société*, no. 73-74, 51-57.